



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

**Continuité, classicisme, conservatisme dans les littératures postcoloniales / sous la direction de Cécile Girardin et Philip Whyte
éd. Presses universitaires de Rennes, 2013
cote : 59.621**

Cet ouvrage fait suite à un colloque de 2010, portant le même intitulé à peu de choses près, cependant celui du colloque se complète par «...une littérature postcoloniale à contre-courant». Complément qui précise qu'il y aurait plusieurs catégories de « postcolonial », les unes militantes et anticoloniales, les autres descendantes d'une longue tradition commencée dès la période coloniale ou y apparentées.

Malgré les dates du colloque et d'édition du livre, déjà un peu anciennes, l'ouvrage n'a rien perdu de son actualité, encore moins de son intérêt. Il rassemble les contributions de dix-neuf auteurs, réparties entre plusieurs thématiques ou caractéristiques sur lesquelles nous allons revenir.

Le lecteur français, s'il connaît sans doute bien ou au moins de nom plusieurs des auteurs étudiés, constatera que parmi eux ne figure aucun auteur francophone, sauf de rares allusions aux grands anciens considérés comme lointains précurseurs, Frantz Fanon, Aimé Césaire, Albert Memmi.

Pour simplifier, le terme « postcolonial », né en langue anglaise, qualifie depuis Edward Saïd la revendication d'un autre regard sur le monde que celui de l'Occident, dans les domaines politique, culturel, littéraire, artistique. Il n'y a pas d'Orient hors celui inventé par la vision qu'ont voulu s'en donner les peintres, les écrivains, les responsables politiques européens. Or il existe d'autres regards sur soi-même d'abord, sur le monde ensuite. Il convient de dépasser l'inégale confrontation colonisateur/colonisé, il convient encore plus de ne pas tomber dans le piège, pour le colonisé devenu nationaliste, de s'installer, par un effet de miroir, dans la même logique que le colonisateur, en la contestant et la renversant sans la modifier.

Pour illustrer leur « contre-courant », les contributeurs traitent d'abord d'auteurs que l'on ne s'attendrait pas, en première analyse, à voir figurer sur l'arbre généalogique du postcolonial ni parmi les écrivains subversifs : Rudyard Kipling, Joseph Conrad, Somerset Maugham, Toru Dutt, l'écrivaine bengalie « multilingue, anglais, français, bengali ». Il s'agit là d'écrivains qui, cependant imprégnés des visions occidentales du monde de leur époque, ont su porter un regard critique à leur égard ; cosmopolitisme pour Toru Dutt, ambivalence et



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/). Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

prise de distance pour Kipling et Maugham, plusieurs lectures possibles de l'œuvre de Conrad, qui dans ses nouvelles et romans fait témoigner un personnage observateur presque neutre, Marlowe. Cette première partie tend à démontrer la « continuité » du titre, en ancrant dès la période coloniale une ou des littératures critiques de l'idéologie impérialiste ambiante. Les chapitres correspondants ne peuvent laisser le lecteur indifférent, tant ils vont effectivement « à contre-courant » d'une certaine idéologie postcoloniale. Il n'est pas étonnant que les tenants du « vrai » postcolonial aient contesté ces auteurs.

On traite ensuite du « classicisme » du titre. Il y est question des illustrations littéraires modernes, chronologiquement « postcoloniaux », de l'épopée, cinq auteurs cités, dont l'un a réécrit Homère (« Omeros » de Derek Walter). Ainsi que de ceux qui ont visiblement écrit « hors postcolonial » mais ne peuvent être suspectés de nostalgie coloniale (J. M. Coetzee en particulier).

Vient enfin le « conservatisme », marque et caractéristiques d'écrivains peut-être peu connus en France, à l'exception de Naipaul, indubitablement publiés pour l'essentiel après la fin de l'ère coloniale, caractérisé par « le goût de la synthèse et de la mélancolie ». Ou encore « comme une tournure d'esprit de certains auteurs considérés comme pessimistes ou mélancoliques mais dont les œuvres visent à la connaissance et à la présence du passé historique ou littéraire » comme le dit la quatrième de couverture (dont on notera au passage, une fois n'est pas coutume, qu'elle reflète fidèlement et l'esprit et le contenu de l'ouvrage).

Pour rester à « contre-courant » et élargir un débat qui ne sera pas clos aujourd'hui, l'ouvrage se termine « sur une tentative de lire certains textes postcoloniaux (de Salman Rushdie, Mohsin Hamid, Mordecai Richler, etc.) à contre-courant des interprétations qui valorisent la différence, l'hybridation, le multiculturalisme, pour envisager plutôt la littérature comme un formidable espace de recomposition de temporalités et d'espaces entremêlés ». À l'issue de sa lecture, que l'on ne saurait trop recommander, le lecteur français aura sans doute beaucoup appris d'écrivains peu connus en France.

Il sera surtout amené à réfléchir sur une problématique dont on simplifiera ici les termes : pour être classé « postcolonial », faut-il être systématiquement « engagé dans l'activisme politique au cœur du travail de représentation littéraire... » ? Qu'en est-il des auteurs « qui choisissent de ne pas revendiquer et des œuvres qui ne relèvent pas de la littérature de combat » ? Ou ces derniers appartiennent-ils chronologiquement à l'ère postcoloniale, traitent-ils comme témoins privilégiés du contexte colonial ancien et du contexte postcolonial sans pour autant perdre de leur légitimité littéraire ?

À chacun de se forger une ou des convictions. Le présent ouvrage apporte de fort intéressants éléments de réflexion, à « contre-courant » mais néanmoins solides.

Jean Nemo